

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Alix GAY

Le long du chemin

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1901, tome 2, p. 226-229

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Le long du Chemin

Le vent, un vent glacé, pénétrant souffle au dehors..
De ma fenêtre, je suis le mouvement des branches
mortes qui se tordent, craquent et parfois se brisent
sur le sol en un bruit de mélancolie.

Quelques merles, perchés sur la planchette où, cha-
que matin, on émiette du pain pour eux, frissonnent

et s'effarent sous le souffle rude qui fait se soulever leur duvet sombre.

Pauvres petits merles aux becs dorés, grelottez, mais sans désespérance... Après l'hiver renaîtra le printemps. Bientôt se taira le grand vent furieux pour écouter vos voix dans les hautes branches... Ne pleurez pas si fort, petits merles aux becs dorés...

Sur la pelouse desséchée, pas une fleur n'émerge entre les brins d'herbe roussis... pas une pâquerette, pas une brindille verte.

Les massifs qui furent des roses sont enfouis sous les branches de sapins qui préservent de la gelée les troncs vivaces... Une plate-bande de pensées, seule, offre aux caresses glacées de la bise quelques têtes pâles et frissonnantes.

Cette mélancolie du jardin m'a prise au cœur, elle m'a donné du noir... Je me suis emmitouflée dans ma chaude fourrure, j'ai mis mon chapeau, j'ai appelé mon grand chien, et je suis sortie à travers la campagne.

J'ai pris, au milieu d'un pré, un petit chemin qui, à cette heure, n'est pas si joli qu'au printemps, mais que cependant je préfère à tout autre pour son repos et sa solitude. Mon lévrier m'amuse par ses bonds joyeux. Il vient de faire s'enfuir à tire-d'aile un groupe de corbeaux peureux qui se disputaient grincheusement quelque maigre pitance. Tout glorieux de ce haut fait, mon vieux chien s'agite à mes côtés pour m'offrir quelque douce caresse...

Ici, à la lisière de ce bois, le vent souffle avec moins de violence. Pourtant, par intervalles, une rafale

rugit, puis s'éteint, en un grondement sourd, au plus épais de la forêt... Cà et là, un écureuil apeuré excite la convoitise de mon chien, que je tiens au collier par pitié pour les gracieux petits animaux.

L'air glacé me coupe le visage, j'ai les doigts raidis, le corps transi, et pourtant seule à cette heure, seule avec moi-même au milieu de cette nature morte, seule en face de ce ciel maussade, de ces prés jaunis, je me sens heureuse de vivre !.. Je trouve à cette bise glacée une saveur réconfortante, et de poser mon pied sur la glace fragile des flaques du chemin... j'éprouve une joie d'enfant, très naive, mais très réelle tout de même.

A un détour de la route, là-bas, j'ai vu se profiler la silhouette du vénérable curé de la paroisse. Très vieux et perclus de rhumatismes il marche péniblement, mais d'un air digne, dans la direction d'un petit hameau, très pauvre et très éloigné de la ville. Tout à coup alors se déroula devant mes yeux une époque lointaine de ma vie : j'ai revu mon vieux curé à moi, celui de ma paroisse, là-bas, au loin, le vieux prêtre qui m'a tenue sur les fonts baptismaux, qui m'a fait faire ma 1^{re} Communion, que j'ai vénéré, qui m'a aimée, le cher vieux Curé qui s'en est allé après une vie toute sainte et remplie, voir ce bon Dieu qu'il avait servi si fidèlement et nous avait appris à prier et chérir. Je le revois mon bon Curé, en une journée froide et triste comme celle-ci...

J'étais une toute petite fille alors... Je revenais de la promenade; ma bonne me tenait par la main. Le froid était si piquant, qu'il faisait couler de grosses larmes le long de mes joues. Le vent criait très fort en

s'engouffrant dans l'étroite rue... Je me mis à sanglotter.. Ma bonne me dit que je lui faisais honte... ce qui fit redoubler mes pleurs.. A ce moment nous croisâmes notre vieux curé sur le trottoir. Il avait un faible pour moi; je l'adorais... mais cette fois je songeais à l'éviter, ne voulant pas laisser voir mes yeux rougis... mais lui, déjà m'abordait, et de sa bonne voix paternelle : « Bonjour, ma bonne petite enfant ? on revient de la promenade ?.. » puis, me voyant des larmes plein les yeux : « Vous avez pleuré, qu'est-il arrivé ?.... Ma bonne voulut prendre la parole, mais moi l'interrompant en un sanglot: «J'ai peur de ce vent qui crie si vilainement... et puis... j'ai si froid aux mains. » Notre bon curé s'il eut envie de rire, se garda bien de me le laisser voir et d'un ton paternel, d'une douceur infinie il me dit, me donnant une petite tape amicale sur la joue : « Dieu veuille, pauvre petite, que vous n'ayez, au cours de votre vie, d'autres sujets de pleurs que des doigts engourdis et les plaintes du grand vent... »

Je n'ai jamais oublié cette phrase, car ma bonne, de retour à la maison avait raconté mon aventure.

Ma mère chérie me la rappela souvent, mais je fus longtemps à en comprendre le sens...

Non, je n'ai jamais oublié ces paroles du vieux prêtre... et en me remémorant à cette heure quelques scènes d'un passé moins lointain, je me dis que le froid fait couler plus de larmes quand il s'étend sur le cœur, et que les plaintes du vent dans les branches sont moins déchirantes que celles qui meurent parfois au fond de l'âme.

ELIME.